

*L'école  
et la mesure  
de l'intelligence*

par

**Michel BARRÉ**

Une des revendications actuelles des classes de transition est de ne pas se voir transformer en fourre-tout où l'on retrouverait indistinctement des élèves de bon niveau présentant seulement des difficultés d'adaptation aux classes-casernes du secondaire et des débilés mentaux n'ayant pas trouvé place en classe de perfectionnement. Comme le recrutement ne peut se faire sur un contrôle des acquisitions, par définition insuffisantes pour l'entrée en 6<sup>e</sup>, des collègues demandent que le quotient intellectuel soit systématiquement inscrit au dossier (certains poussant bizarrement l'exigence jusqu'à désirer une frange entre leur recrutement et celui des classes d'inadaptés).

Mais tout d'abord se pose la question d'une mesure objective de l'intelligence et il n'est pas surprenant que la prolongation de la scolarité ramène un problème qui s'était imposé au début du siècle avec la généralisation de la scolarité obligatoire.

On sait qu'Alfred Binet eut la tâche inédite de définir un moyen de trier, sans trop de difficultés et d'erreurs, les enfants incapables de profiter de l'enseignement appelé normal. La recherche qu'il mena jusqu'à sa mort et dont R. Zazzo retrace les grandes lignes dans sa *Nouvelle Echelle Métrique de l'Intelligence* (Armand Colin), est très instructive dans ses tâtonnements. Binet ne cherche pas à isoler l'intelligence en soi, il tente seulement de la cerner dans un faisceau où s'interpénétreront la mémoire, la logique, la compréhension et la capacité de censure. Il n'essaie pas non plus d'isoler les constituants de l'intelligence, il veut simplement créer des questions diverses (items) dont les réponses mettent en œuvre une ou plusieurs fonctions



intellectuelles mais en veillant à faire appel à tous les niveaux aux différentes facettes de l'intelligence. On peut penser avec le recul que ce test laisse dans l'ombre certaines qualités importantes comme l'invention, l'initiative.

Pourtant tel qu'il fut créé, le test de Binet permit le dépistage et finalement le sauvetage de milliers d'enfants dans des classes spéciales où l'on ne se contentait plus d'envoyer les plus insupportables et en ce sens, son action fut positive. Cela ne doit pas nous empêcher de voir les limites d'une semblable tentative de « mesurer l'inintelligence » pour reprendre l'expression de Zazzo.

Les pourcentages de réussite d'une population soigneusement étalonnée permettent de considérer chaque item comme caractéristique d'un âge, mais un test « hoche-pot », comme le Binet-Simon, propose à chaque âge plusieurs items différents. Par exemple dans la population française de 1966, l'enfant moyen de 7 à 8 ans sait :

a) compter à l'envers de 20 à 0,  
 b) expliquer 16 mots d'une liste-type,  
 c) énumérer, avec une seule erreur au maximum, tous les mois de l'année,  
 d) répéter un groupe de 5 chiffres.

Pour obtenir un niveau de 8 ans, l'enfant devra réussir tous ces items. Pour plus de simplicité, on additionne toutes les réussites et l'on situe la somme dans l'échelle générale des niveaux. L'enfant qui aurait échoué à l'item de 7 à 8 ans : « énumérer les mois », peut très bien réussir un item de 8 à 9 ans : « rendre la monnaie de 4 c sur 20 c ». Le total des réussites reste alors inchangé et le niveau global sera 8 ans.

Cette interchangeabilité des réussites pour un même résultat global devrait

impliquer leur stricte égalité de signification mais l'on sait bien que c'est un leurre. La seule équivalence entre la description d'une gravure et la connaissance de la date du jour est la réussite de ces items par la grande majorité des enfants de 6 à 7 ans. La dispersion des résultats permet à un enfant d'obtenir un niveau général de 8 ans en échouant à des questions de 6 ans et en réussissant une épreuve de 9 ans. Si les psychologues consciencieux notent cette dispersion dans les appréciations, elle n'a aucune influence sur le résultat chiffré.

Comme le test tente de cerner une intelligence en cours de développement, on ne tarda pas à exprimer différemment le résultat. On ne dit plus : « Cet enfant de 8 ans réussit beaucoup moins bien que les enfants de son âge », mais : « Il réussit comme les enfants moyens de 6 ans ». Peu à peu on alla jusqu'à dire : « Cet enfant de 8 ans a une intelligence d'enfant de 6 ans ; il a un âge mental de 6 ans ».

Un nouveau pas était fait dans l'escalade des approximations. L'âge mental était certes une notion pratique ; il tombait sous le sens qu'on ne pouvait demander à l'enfant qui a une réussite de 6 ans au test, le travail intellectuel du CE<sub>2</sub>, mais la faculté de généralisation hâtive est telle qu'elle amena bien souvent les enseignants à considérer leurs grands débilés de 11 ans comme des gamins de 7 ans et cela contribua à les maintenir dans l'infantilisme sous prétexte qu'ils avaient certaines difficultés d'évolution. Pour transposer sur le plan physique, on dirait peut-être : « Ce nain acondroplasique de 14 ans a la taille d'un enfant de 7 ans », mais nul n'aurait l'idée de faire une assimilation quelconque entre ces deux enfants.



Une analyse attentive des résultats a montré que certains items du test (par ex. : énumération des mois) présentent plus de facilité pour les débiles mentaux que certains autres (compter à l'envers), ce qui remet dans ses limites, la notion très approximative d'âge mental.

Mais l'escalade n'est pas finie. Comme un retard de 2 ans n'a pas la même signification pour un enfant jeune et pour un adolescent, William Stern eut l'idée de faire le rapport entre l'âge mental et l'âge chronologique. Un enfant de 13 ans réussissant le test au niveau de 11 ans a un quotient intellectuel (QI) de  $\frac{11}{13} = 0,84$ , soit 84.

Cette apparition d'une note chiffrée mesurant l'intelligence était providentielle, on allait enfin pouvoir comparer tous les êtres humains quels que soient leur âge, leur milieu. On joua avec les centièmes de point de QI ce qui est savoureux lorsqu'on sait la somme des approximations.

Comme je l'ai souligné dans un article précédent sur les notes scolaires, dès que le chiffre apparaît, il fait écran sur tout ce qui l'entoure. Les psychologues sérieux ont beau renouveler les mises en garde (comme tout récemment à un congrès de spécialistes à Montpellier), toutes les notations nuancées des tests s'effacent aux yeux des petits clercs de la psychologie, aux yeux des administrateurs et de certains enseignants plus à l'aise avec un couperet qu'avec un moyen approximatif de diagnostic.

Là encore si nous acceptons que le test dresse un constat prudent du niveau intellectuel momentanément, nous demandons de quel droit on érigerait

ce constat en pronostic. Tant que le dépistage permet l'accès à une pédagogie plus appropriée, nous ne pouvons qu'y souscrire, mais rien ne nous autorise à extrapoler, à épingler sur un enfant l'étiquette de débile, de « non-conceptuel ». Des spécialistes sérieux comme Maud Mannoni et Bruno Castets (1) considèrent l'arriération comme un trouble de la relation et les sociologues ont souligné l'influence du milieu social et culturel sur le développement intellectuel. Il serait donc impensable que de véritables éducateurs se satisfassent d'un tri fondé sur le pronostic, d'autant plus dangereux et aberrant qu'il se trouve finalement confirmé : il suffit de refuser une possibilité d'éducation dans tel ou tel domaine pour qu'effectivement l'enfant ne puisse prouver sa capacité de réussite.

Notre position est à la fois très simple et très ferme. Nous reconnaissons qu'il est grand temps, faute de l'avoir fait avant et pour tous les enfants, de donner aux élèves des classes de transition, des classes de perfectionnement, les chances d'une véritable éducation et nous soutenons sans hésitation tous les efforts qui seront faits dans ce sens, car seul prime l'intérêt des enfants.

Mais nous condamnons les ghettos (2) fussent-ils rassemblés dans les mêmes

(1) Voir son article important dans *Annales médico-psychologiques (Mason)* n° 3, mars 1964, p. 26.

(2) *L'image n'est pas forcée. La psychologie des nombres n'a-t-elle pas « démontré » entre autres, que les noirs avaient un QI plus faible que les blancs ? Il y a parallélisme entre racisme et ségrégation scolaire.*



établissements. Nous refusons qu'il y ait incompatibilité entre le déconditionnement à l'échec et le recyclage dans un enseignement secondaire qui continue en les aggravant les pratiques nocives du primaire, nous refusons qu'il soit préjugé de l'incapacité de certains enfants dans tel ou tel domaine, nous refusons que chacun ne puisse

trouver au sein de l'Education Nationale, la formation morale, sociale et professionnelle à laquelle il a droit. Pour nous, il n'existe pas plusieurs types d'élèves ou de professeurs, plusieurs styles de pédagogie. Nous ne connaissons qu'une seule éducation : celle qui respecte et qui libère l'homme.

M. B.

## Comment donner à vos enfants

### une intelligence supérieure

Comme on le devine, il s'agit là d'un livre traduit de l'américain (1). Qui pourrait en effet poser le problème avec autant de vaniteuse ingénuité?

Il y a dans cet ouvrage des pages sympathiques, ne seraient-ce que celles où les auteurs manifestent leur confiance dans les possibilités de l'enfant au delà des programmes scolaires et où ils montrent que l'école n'est pas le seul milieu de formation intellectuelle.

A l'affirmation du titre, nous sommes tentés de répondre « *Chiche!* ». Hélas ! même si les méthodes proposées améliorent le I.Q. (les Américains inversent tous les sigles) nous leur trouvons un relent de dressage d'animal savant incompatible avec notre conception de l'éducation. Le gros progrès de la

scolastique c'est qu'au lieu de porter sur un programme de connaissance, elle se fonde sur une gradation de concepts ; c'est plus scientifique, plus sérieux et effectivement plus adapté aux capacités des enfants mais cela reste tout aussi desséché, dévitalisé.

Qu'on en juge : à 3 ans 9 mois on initie l'enfant au nom des planètes, à 4 ans ce sont les dinosaures qui sont sur la sellette. Echafaudage méthodique couronné par une brillante carrière de technocrate. Cet univers stérilisé où l'on force la culture d'un enfant comme celle d'une jacinthe ou d'un poulet aux hormones appelle irrésistiblement l'image du film de Tati « *Mon oncle* » dans lequel l'enfant fuit l'univers gadgetisé de ses parents pour le terrain vague où l'on peut manger des crêpes saupoudrées de poussière et jouer des farces aux passants.

Nous luttons pour la survivance des terrains vagues de l'éducation.

M. B.

(1) *Comment donner à vos enfants une intelligence supérieure de S. et T. Engelmann (Laffont), 21,00 F.*